



**DENIS
LACHAUD**

**Le silence
d'Ingrid
Bergman**

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- J'APPRENDS L'ALLEMAND*, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 406.
LA FORME PROFONDE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 568.
COMME PERSONNE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 641.
HETERO suivi de *MA FORÊT FANTÔME*, Actes Sud-Papiers, 2003.
LE VRAI EST AU COFFRE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 934.
FOOT FOOT FOOT (ill. de Frédéric Rébéna), Actes Sud Junior, 2007.
MOI ET MA BOUCHE (ill. de Patrick Fontana), Actes Sud-Papiers, coll. "Heyoka Jeunesse", 2008.
FÉES DIVERSES (ouvrage collectif), Dumerchez, coll. "La Forge", 2008.
PRENEZ L'AVION, Actes Sud, 2009.
ET LE TRAVAIL ? (ouvrage collectif), Dumerchez, coll. "La Forge", 2009.
L'HOMME INÉPUISABLE (ill. d'Ulrika Byttner), Éditions du Chemin de fer, 2011.
L'UNE, Actes Sud-Papiers, 2011.
J'APPRENDS L'HÉBREU, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1196.
NOUS SOMMES ICI (ouvrage collectif), Dumerchez, coll. "La Forge", 2011.
LE RAYON FILLE, Actes Sud Junior, coll. "Premier roman", 2014.
HORS LA RÉPUBLIQUE ? (ouvrage collectif), Dumerchez, coll. "La Forge", 2014.
AH ! ÇA IRA..., Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1453.
LA MAGIE LENTE suivi de *SURVIE* et de *LA RIVIÈRE*, Actes Sud-Papiers, 2018.
LES MÉTÈQUES, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1803.
JUBILER, : esse que, 2020.
UN BORD DE MONDE (ouvrage collectif), La Forge/Helvétius, 2021.
L'ARCHIPEL suivi de *NBA*, : esse que, 2021.

Photographie de couverture : © Cristiano Volk

DENIS LACHAUD

Le Silence
d'Ingrid Bergman

roman

ACTES SUD

Plus bas, un bœuf lança son râle, et c'était, se dit Rosie, comme si les bœufs n'avaient jamais cessé de hurler, comme s'ils ne devaient jamais cesser de hurler, car dès lors qu'ils commençaient on était incapable de se rappeler qu'il y avait eu un moment pendant lequel ils s'étaient tus. Si bien que la supplication des bœufs était ici la matière même du silence, pensa Rosie, froide et raide et trempée [...].

Rosie Carpe, MARIE NDIAYE.

LA GRANDE MAISON

Ingrid sourit en portant la tasse de café à sa bouche. Roland aime voir Ingrid sourire. Rien ne le rassure, ne le remplit d'enthousiasme, ne lui confère tout simplement l'énergie de se rendre chaque matin au travail comme ce sourire. Elle avale une gorgée. Roland est prêt à disparaître, nœud de cravate centré sous le col d'un blanc éclatant. Roland achète toujours des chemises dont semble émaner la lumière. Qu'il décèle le plus infime voile de grisaille sur l'étoffe et il la découpe en bandes de cinq centimètres. Il ne tolérerait pas qu'un vagabond, fouillant sa poubelle pendant la nuit, s'empare de la chemise presque neuve, l'enfile et la souille de sa crasse.

Roland vide sa tasse de thé.

— Tout va bien, ma belle Ingrid ?

— Oui Roland.

Ingrid pose les questions rituelles du matin tout en beurrant une dernière portion de baguette grillée, as-tu mis dans ton cartable les lasagnes que je t'ai préparées, as-tu pensé à regonfler la roue avant de ton vélo, as-tu des réunions aujourd'hui, vers quelle heure penses-tu rentrer du bureau ce soir. Ingrid ne saurait décrire avec précision la nature de

la fonction qu'occupe Roland chez Fonck Frères. Elle n'a jamais incité l'homme à lui raconter sa journée, elle ne posera jamais de questions outrepassant sa sphère d'influence. Roland enfle la veste anthracite assortie à son pantalon. Il embrasse le front d'Ingrid en glissant une main sur sa nuque, Ingrid, maintenant impatiente de se fondre dans le calme de la maison.

Roland franchit la ligne blanche. Pour Ingrid, il n'est déjà plus là. Elle mange sa tartine, entourée par les dix-huit portraits d'Ingrid Bergman accrochés aux murs de la cuisine, l'actrice préférée de Roland, la plus belle femme du monde à son humble avis. Ingrid mâche le pain et observe le fond de sa tasse pendant que le pas de Roland pèse sur le parquet du couloir. Quelques grains de marc dansent en rond, suivant le mouvement circulaire qu'elle imprime au liquide.

La porte claque. La clef tourne dans la serrure. Ingrid s'est levée, tasse en main. Debout devant la ligne blanche, elle devine la silhouette massive de Roland par le losange de verre découpé dans le bois de la porte. Il s'éloigne, progressant parmi les arbustes en direction du garage. On devine qu'il extrait une pompe de son cartable. Il va regonfler la roue avant de son vélo, celle qui chaque jour perd un quart de son air et nécessite une attention toute particulière. Ingrid s'est demandé pour quelle raison il ne la remplaçait pas. Elle n'y pense plus désormais, quand il s'en plaint le soir. Comme Roland disparaît au milieu des branches dissimulant garage et portail dans le jardin, elle retourne vers la cuisine et se ressert une tasse de café.

La journée peut commencer.

Ingrid avale le dernier morceau de baguette et se relâche. Elle libère ses cheveux. Roland n'apprécie pas de voir les mèches châtain se promener sur ses épaules. Il les aime tirées en un chignon bien serré. Chaque matin, Ingrid se coiffe avant le réveil de Roland. L'homme la rejoint dans la cuisine et bien souvent moule la boule de cheveux dans sa main pendant qu'il l'embrasse et lui demande si elle a bien dormi, oui très bien et toi...

Le café reste au chaud sur sa plaque, dans la cafetière. Ingrid se resservira toute la matinée. Sur la gauche, une légère brise agite la haie de bambous, derrière la fenêtre. À l'occasion d'une bourrasque, les tiges heurtent les barreaux protégeant la maison de toute intrusion. Ingrid demandera à Roland de lui en couper deux ou trois, elle aimerait fabriquer un de ces mobiles carillons qui réagissent au moindre souffle de brise. Elle le lui fera suspendre sur le perron. Elle entendra les cylindres vides s'agiter toute la journée, même porte fermée. Elle le sait, car elle perçoit les bruits de la rue quand elle s'installe dans le salon. Les sirènes de police, certains klaxons. Un cri parfois.

Ingrid a rangé dans le lave-vaisselle les tasses, les assiettes et les couverts du petit-déjeuner. Elle se retourne pour saisir le torchon sur le dossier d'une chaise et s'essuyer les mains. Elle découvre alors que la ligne blanche s'est abîmée devant la fenêtre donnant sur les bambous. Une goutte de sueur froide se forme en haut de son front, à la racine de ses cheveux. Elle ne comprend pas comment ce problème d'usure a échappé à Roland, comment il a pu ne pas lui en faire la remarque. Depuis qu'il a acheté Guido, le robot aspirateur rond et silencieux qui se

promène à son gré dans la maison de plain-pied, la ligne tracée à vingt centimètres des murs extérieurs demande à être régulièrement rafraîchie. La puissance d'aspiration de Guido met à mal la résistance de la peinture. Roland ne touche jamais la ligne. Il l'enjambe. Guido, quant à lui, la frotte tout autant que le carrelage ou le parquet, il aspire ensuite tout ce qu'il est parvenu à décoller. Ingrid apprécie le travail de Guido, même s'il accélère de façon considérable l'effritement de la ligne blanche. Elle se remplit une nouvelle tasse. Elle a le temps, elle a toute la journée pour descendre chercher le pot d'acrylique blanche à la cave, coller deux morceaux de scotch en bordure de la ligne et corriger avec précision la portion entamée. Ingrid décide qu'en dehors de ses tâches ménagères quotidiennes, cette restauration constituera le programme de ce mardi. Il faudra pousser la ventilation toute l'après-midi, afin de se débarrasser des odeurs. Roland aime pénétrer dans une maison propre et rangée, immuable.

Avant l'atelier peinture, Ingrid épousettera les portraits d'Ingrid Bergman, puis elle nourrira Rosalie. Elle se demande si celle-ci acceptera de lui parler ce matin ou si elle l'ignorera, attendra qu'elle ait disparu pour se précipiter sur son plateau. Roland dit qu'il est impossible de savoir au réveil si Rosalie sera souriante et enjouée ou bien irascible et butée, quand elle séjourne dans la petite maison. Même Ingrid qui est sa mère se demande dans quel état elle sera. Ingrid aime tellement sa fille, malgré les sautes d'humeur.

Mais il est à peine huit heures.

Rosalie dort encore.

Ingrid introduit dans le lecteur le premier DVD de *Six Feet Under*. Aujourd'hui, elle reprend de zéro. Elle envisage de retraverser la série dans son entier. Nathaniel est au volant du tout nouveau corbillard Fisher & Sons, son entreprise de pompes funèbres, il se penche vers le fauteuil passager, saisit une cigarette et à l'instant où il l'allume, son véhicule croise la route d'un bus municipal. Ingrid connaît parfaitement la scène. Elle devine le bus par la fenêtre du conducteur avant même qu'il apparaisse. Elle sursaute au moment de l'accident et pendant que le bus pousse la longue Cadillac noire déformée, Ingrid imagine le corps de Nathaniel qui implose. Sa tête s'est violemment désaxée, cassant net sa colonne vertébrale ; son bassin a été broyé par l'enfoncement de la portière. Il aura peu souffert, pense-t-elle. Juste le temps de ressentir le choc, combiné aux quelques secondes nécessaires pour que la conscience d'être en vie s'évapore. À l'aide de la télécommande du lecteur DVD, Ingrid revient en arrière. Nathaniel se penche à nouveau vers le paquet de cigarettes et le briquet. Le bus apparaît dans le cadre. Nathaniel ignore tout de la bascule fatale qui se met en place. La spectatrice, elle, sait déjà que le processus conduisant à la mort du personnage est enclenché.

Ingrid est bouleversée par cet instant. Tout semble encore normal, habituel, Nathaniel s'amuse d'avoir menti au téléphone en promettant à Ruth d'arrêter de fumer, il se dirige vers l'aéroport, il va chercher Nate, leur fils aîné, qui vient fêter Noël en famille à Los Angeles, le choc reste imprévisible. Ingrid admire le jeu de Richard Jenkins. L'acteur connaît lui aussi le scénario, au moment où il incarne Nathaniel dans cette scène qui va le voir mourir. Pourtant

son travail consiste à l'ignorer, à allumer sa cigarette, sa dernière cigarette, comme si tout espoir était permis, comme si la vie s'ouvrait devant lui en lieu et place de la mort.

Ingrid est fascinée par la capacité des acteurs à mentir vrai.

Elle s'en nourrit pour satisfaire aux exigences de Roland.

Elle interrompt rarement la lecture d'un épisode de *Six Feet Under* avant le générique final. La fiction se déploie devant ses yeux, elle plonge au cœur de l'image. Elle se délecte du soleil californien. Les rayons mordent sa peau. Elle se découpe une tranche du rôti que Ruth Fisher sort du four au moment d'apprendre par un appel téléphonique le décès accidentel de son époux. Plus tard, Ingrid imagine l'humidité de la nuit californienne, alors que Ruth, Claire et Nate Fisher rentrent de la morgue où le fils aîné a reconnu le cadavre de son père. Ingrid n'a jamais posé le pied sur le continent américain. Elle n'ose espérer avoir un jour cette chance.

Près de la ligne blanche, Ingrid pose le pot de peinture avec un pinceau et le ruban adhésif de masquage. Rosalie s'est réveillée. Ingrid lui a proposé un café et des tartines, mais Rosalie, assise sur le lit de la petite maison, les jambes rassemblées dans ses bras, genoux serrés sur le torse, a secoué la tête.

— Un café te ferait du bien, tu sais. Une petite tasse... Non ? Tu es sûre ma chérie ?

Ingrid a attendu une bonne minute pour lui permettre de changer d'avis, mais Rosalie n'a pas émis le moindre son, figée sous ses cheveux en désordre, les yeux humides. Non, Rosalie ne voulait pas de

café. Elle ne voulait rien. Inutile d'insister. Impuisante, Ingrid a décidé d'abandonner le plateau à portée de main de Rosalie. Avant de remonter dans la grande maison, elle s'est dirigée vers la buanderie où Roland stocke le matériel de peinture. On ne peut se payer le luxe de se laisser entraîner par le désespoir de Rosalie quand celle-ci sombre dans un de ces insondables trous noirs. Il faut tenir. Il faut résister à toutes les formes que peut prendre le renoncement. Il sera temps d'aider Rosalie à recouvrer sa joie de vivre quand Roland l'autorisera à revenir.

Ingrid frotte la ligne avec une éponge abrasive. Quelques écailles de peinture s'en détachent. Elle frotte encore. Après plusieurs minutes, le champ opératoire lui semble parfaitement propre. Elle l'essuie avec un chiffon, colle un morceau de ruban adhésif de chaque côté de la ligne blanche autour de la portion usée, extrait un tournevis de la boîte à outils et fait sauter le couvercle du pot. À l'aide d'une baguette chinoise, elle mélange le liquide. La peinture retrouve toute son onctuosité. Ingrid plonge alors la pointe du pinceau et corrige les défauts. Quand tout sera sec, il n'y paraîtra rien. Elle referme le pot, nettoie le pinceau et redescend le matériel.

Rosalie n'a pas touché à son plateau. Tassée sous l'ampoule éclairant la petite maison, elle lit *Anna Karénine*.

Ingrid s'allonge dans le canapé. Elle va patienter une bonne heure avant de décoller les deux morceaux de ruban. Le vent souffle de plus belle. Les bambous battent la mesure contre les barreaux. Ingrid se laisse aller. Elle s'assoupit, s'allège, elle plane au ralenti dans la chaleur du matin, se réveille

en sursaut, craint d'avoir dormi plusieurs heures. Mais sa montre la rassure, la sieste n'a pas duré plus de vingt minutes. Elle reste allongée. Quelques ombres s'agitent au plafond. Toujours les bambous, ces maudits bambous que Roland a plantés au sud, qui ont poussé comme du chiendent et empêchent le soleil d'entrer dans la pièce.

Ingrid finit par se relever. Elle s'agenouille devant la ligne, décolle délicatement le premier scotch, la peinture n'a pas bavé sur le carrelage de la cuisine. Elle décolle le deuxième. Ligne droite, bords parfaits, du bon travail.

Ingrid se tient derrière la ligne, bras croisés. Au bout du couloir, elle aperçoit le jardin par le losange de verre découpé dans le bois de la porte. Le printemps s'installe. Les feuilles ont percé les bourgeons, elles recouvrent les arbustes, la verdure envahit de nouveau l'allée centrale qui conduit jusqu'au portail séparant la propriété de la rue. Les branches oscillent dans le vent. Ingrid n'a ni chaud ni froid. Elle n'a mal nulle part. Elle va bien. Roland va rentrer du travail. Elle devinera ses pieds sur les dalles, puis ses genoux, bientôt son corps entier se dessinera, alors qu'il approchera de la maison. Il surgira du néant à travers les arbustes. Son cartable pendra au bout de son bras gauche. Elle espère qu'il sera satisfait de sa journée. Elle a rangé, elle a lavé le sol après le retour de Guido sur sa base, a débranché Guido avant de corriger la ligne blanche, a poussé la ventilation, Roland ne sentira rien, elle a regardé en tout deux épisodes de *Six Feet Under*, elle a porté son plateau-déjeuner à Rosalie, l'a suppliée de lui parler, mais Rosalie n'a pas daigné ouvrir la bouche. Ingrid a lancé une machine, l'a étendue dans la buanderie, elle a mangé, elle a peint une aquarelle, un quai portuaire bordé de maisons aux

couleurs variées, les piétons et les vélos, pas de voiture – Ingrid ne sait pas dessiner les voitures –, elle a laissé sécher l'aquarelle pendant le deuxième épisode de *Six Feet Under*, l'a gravée dans sa mémoire, puis l'a effacée à l'eau. Pour finir, elle a rebranché Guido. Elle a dormi aussi, a repris des forces. Elle s'est astreinte à quarante minutes de vélo d'appartement, s'est douchée, a regardé osciller les bambous derrière la fenêtre du salon, leurs tiges striées, tout s'est bien passé au cours de la journée, elle vient de refaire son chignon, elle attend.

Son cœur accélère, des voix peut-être, du côté de la rue, puis le moteur du rideau roulant du garage. Roland rentre du travail. Ses pieds apparaissent dans l'allée deux minutes plus tard. Il n'a pas ôté les pinces protégeant son pantalon de la chaîne du vélo. Ingrid respire profondément, croise les bras, elle est prête, chignon serré. Soudain, elle distingue sur les gravillons blancs une deuxième paire de chaussures derrière la première, une paire de mocassins noirs bien cirés, ceux de Gilles. Les branches des arbustes s'écartent et révèlent sa silhouette élancée, bien dessinée par son costume bleu taillé près du corps. Une pratique assidue de la course à pied lui a permis de conserver un torse, un abdomen et des cuisses de jeune homme, même s'il approche de la soixantaine. Roland et Gilles portent à bout de bras plusieurs sacs Carrefour. Ingrid se précipite vers l'escalier menant à la petite maison et crie à l'intention de Rosalie que Gilles suit Roland dans le jardin. Elle ferme la porte. Puis elle serre les dents. Roland ne l'a pas prévenue de cette invitation. Il va falloir se méfier et aussi, Rosalie devra prendre son mal en patience. Ingrid sera contrainte d'attendre la fin de

soirée pour lui descendre son plateau. Pourtant, la joie se faufile et prend place. Gilles sait distraire le quotidien avec sa douceur et sa réserve. Déjà Roland ouvre la porte. Le pas des deux hommes grince dans le couloir. Ils sont plongés dans une conversation sur Fonck Frères, l'entreprise qui les emploie. Le sourire chaleureux d'Ingrid les accueille.

— Gilles, quelle bonne surprise !

— Roland ne vous a pas prévenue ? J'espère que je ne vous dérange pas...

— Mais pas du tout, soyez le bienvenu. Je pensais préparer une grosse salade de lentilles ce soir, cela vous conviendra ?

— Bien entendu. Ne changez rien pour moi... J'ai apporté une bouteille de bordeaux.

Après que Gilles et Ingrid se sont serré la main, Roland dépose un tendre baiser sur le front de sa compagne. Il n'a pas encore prononcé un mot. Il descend à la cave. Il passera à la petite maison s'assurer du silence de Rosalie en présence du visiteur et remontera avec un bourgogne blanc, un pernan-vergelesses premier cru, pour la fin de soirée, d'une valeur et d'une qualité légèrement supérieures au bordeaux apporté par Gilles, Roland et son souci perpétuel d'être campé sur le plus haut barreau de l'échelle.

— Si vous le souhaitez Gilles, je peux ouvrir votre bouteille. Je crois que le bordeaux aime respirer avant d'être bu, n'est-ce pas ?

— En effet.

De temps en temps, Roland convie Gilles pour le dîner. Le seul visiteur qu'Ingrid a jamais vu pénétrer dans la propriété. Même le facteur ne bénéficie pas de ce privilège. Quand par hasard il sonne

en fin de matinée pour livrer un paquet ou un pli recommandé, il trouve systématiquement maison close. Il glisse un reçu dans la boîte aux lettres et le samedi matin, Roland se rend au bureau de poste.

Pendant qu'Ingrid finit de préparer le dîner, Roland met la table. Debout mains dans le dos, Gilles admire les photos d'Ingrid Bergman disséminées sur les murs de la cuisine. Il s'arrête devant le portrait de l'actrice adolescente. Roland s'approche de son ami.

— Elle a quatorze ans sur cette photo. Elle est sublime.

Roland et Ingrid écoutent Gilles raconter, whisky en main, ses dernières vacances sur l'île de Majorque. Le récit donne à Ingrid l'occasion de se reposer, de voyager. Gilles est parti seul, comme toujours. Ingrid écoute le visiteur raconter ses promenades dans la montagne, les virées solitaires sur les routes escarpées autour de Valldemossa, les bains dans les criques désertes, les longues soirées dans l'animation des rues de Palma. Roland écoute d'une oreille distraite, il aperçoit, posées dans un coin contre le mur séparant le salon du couloir, un carton à dessin sur lequel sèche une feuille de papier Canson. Il aimerait tant voir les aquarelles qu'Ingrid peint en son absence, mais elle les efface avant son retour. Il a beau la menacer de ne plus lui acheter de peinture, ou cesser un temps de renouveler la réserve, rien n'y fait. Chaque soir, Roland découvre une ou plusieurs feuilles de papier humides et légèrement colorées, jamais la moindre image de ce qui a été produit pendant la journée. Quand le matériel vient à manquer, Ingrid ne réclame pas, ne se plaint pas. Elle ne peint plus. Elle attend. Quand

Ingrid ne peint plus, elle perd en joie de vivre et Roland le déplore. Alors il se rend chez le marchand de couleurs. Avec le temps, elle a cessé de céder à toutes les exigences de Roland. Elle a affirmé son besoin d'exister aussi dans une forme d'opposition.

Bien que timide de nature, Gilles se sent en sécurité avec Roland et Ingrid, alors il parle. Il raconte. Il ne pose jamais de questions, la conversation glisera sans effort autour de son récit jusqu'à ce qu'il quitte la maison. Ingrid se demande si ce n'est pas là ce qui a fondé l'amitié de Roland et Gilles, au bureau. Roland déteste les questions. Il ne les supporte pas, sauf si elles répondent à une nécessité émanant du quotidien.

À table, Roland et Ingrid installent Gilles en face d'eux. Ainsi, Gilles a peu d'efforts à fournir pour les regarder quand il parle. Ingrid a remarqué que les autres combinaisons fonctionnaient beaucoup moins bien. Quand Ingrid était seule face aux deux hommes, une gêne s'installait. Gilles s'empourpait, Roland s'agitait, Ingrid ressentait une pression. Quand Roland faisait face à Gilles et Ingrid, l'invité ne s'adressait plus qu'à lui, il n'osait pas tourner la tête vers Ingrid, trop de proximité l'en empêchait. Décidément, il faut que Gilles soit installé en face de nous a déclaré Roland un soir, il y a longtemps déjà, tout est bien plus fluide ainsi.

La table fonctionne comme une barrière objective.

Pendant le dîner, la bouteille de bordeaux se vide. Puis la bouteille de bourgogne. Ingrid trempe ses lèvres dans le verre, histoire de goûter les deux vins. Mais elle ne boit pas. L'alcool lui fait tourner la tête. Mieux vaut rester à l'eau, garder sa lucidité.

Gilles déclarera plus tard n'avoir jamais songé à interroger la fonction de la ligne blanche peinte au sol à vingt centimètres des murs extérieurs chez Roland et Ingrid. Les gens faisaient bien ce qu'ils voulaient, il n'était pas dans sa nature de les questionner quant à leur mode de vie, si ses amis jugeaient qu'une ligne blanche tracée à même le carrelage et le parquet apportait un supplément d'âme à leur intérieur, voire l'enrichissait d'une touche artistique, d'une forme d'art plutôt conceptuelle, il n'y voyait aucun inconvénient. Il expliquera aussi qu'Ingrid se déplaçait avec tant de naturel dans la maison qu'il n'avait pas pu remarquer qu'elle ne traversait jamais la ligne blanche. Celle-ci disparaissant sous le canapé et les fauteuils du salon dans lesquels ils s'installaient pour l'apéritif, sous le buffet où Ingrid rangeait assiettes, verres et couverts, il l'avait bien vite oubliée. Il ne la voyait plus, même. Aucune contrainte n'y semblait attachée, même si sa présence devait intriguer, à n'en pas douter. Gilles apprendra alors avoir été le seul visiteur, la seule personne à être entrée dans la maison depuis le début, puisque même l'agent EDF n'entrait pas, Roland ayant fait poser le compteur électrique dans le garage, loin du bâtiment principal.

Gilles jurera ne jamais avoir décelé la présence de Rosalie, ne jamais avoir entendu le moindre bruit provenant d'une autre pièce quand il rendait visite à Ingrid et Roland, alors qu'ils étaient tous les trois rassemblés dans le salon pour l'apéritif ou dans la cuisine salle à manger pour le dîner. Il s'avouera choqué de découvrir son existence : pas une seule fois en quinze ans d'amitié, Rosalie ou quelque autre enfant du couple n'aura été évoqué. La parentalité

était restée absente des nombreuses discussions avec Roland au travail, pendant la pause déjeuner, ou avec le même Roland et sa compagne Ingrid, dans leur maison. Pour compléter le tableau, Gilles précisera n'être jamais venu leur rendre visite à l'improviste et remarquera que jamais le couple n'avait répondu favorablement aux invitations à venir dîner chez lui, quelques rues plus loin.

Gilles serre la main d'Ingrid et la remercie chaleureusement, c'était excellent, comme toujours, vous êtes un véritable cordon-bleu. Ingrid sourit, debout près de la ligne blanche. Elle attend depuis plus d'une heure qu'il se décide à rentrer chez lui. Roland s'éloigne enfin dans le couloir d'entrée, il raccompagne le visiteur, une main sur son épaule, il va l'escorter jusqu'au portail. Dès que la porte se referme, Ingrid prépare le plateau de Rosalie. Il est presque vingt-trois heures, la pauvre doit être affamée. Heureusement, il reste une bonne portion de salade de lentilles. Rosalie adore les lentilles, elle sera contente. Ingrid avait programmé ce plat pour lui faire plaisir. Elle coupe deux tranches de pain frais et un morceau de morbier. Au moment de poser une banane dans un coin, au-dessus de l'assiette, Ingrid entend Roland passer la porte.

— Attends, je vais aller voir Rosalie. Je pense que la punition a assez duré, je vais lui accorder une remise de peine, à condition qu'elle me promette de faire attention à ses grands gestes. Quand on a de longs bras, on apprend à les contrôler.

Rosalie a cassé un vase en cristal de Bohême, cadeau rapporté de Prague par Gilles, auquel il a fallu expliquer la disparition de l'objet, un geste

malencontreux d'Ingrid pendant qu'elle dépoussiérait les étagères, au-dessus du buffet. Bien entendu, Gilles ne s'en est pas formalisé. Ça arrive, a-t-il glissé dans un sourire bienveillant. Roland saisit son carter posé sur un fauteuil, il en extrait la clef de la petite maison. Ingrid est soulagée. La vie va pouvoir reprendre son cours. Roland attrape le plateau et disparaît dans l'escalier. Ingrid tend l'oreille, mais aucun bruit ne lui parvient de la cave insonorisée. Comme Roland tarde à remonter, elle se demande ce qui peut bien se passer au sous-sol, dans la petite maison, si Roland et Rosalie parlementent, si Rosalie le supplie ou au contraire si Roland essaie d'arracher quelque parole à une Rosalie mutique. Elle préfère se lancer dans le remplissage du lave-vaisselle. Autant rester active, inutile de céder à l'angoisse.

Après une bonne dizaine de minutes, Rosalie apparaît en haut de l'escalier de la cave. Elle porte elle-même son plateau. Elle a coincé *Anna Karénine* sous la banane. Elle s'installe à table et mange. Roland la suit, triomphant, il arbore son sourire magnanime, il a levé la punition, Rosalie est autorisée à rejoindre sa mère au rez-de-chaussée. Ingrid espère que la grâce accordée par Roland n'a pas coûté trop cher à Rosalie, qui sourit et plaisante à table comme si elle n'était pas restée enfermée dans la petite maison pendant cinq jours. Ingrid la regarde faire son show, amusée par les pitreries du clown tout autant que soulagée. Le séjour dans la petite maison n'a pas durablement endommagé son moral. Ingrid sait que sa fille ne la tient pas pour responsable de sa peine, même si elle lui en a voulu, pendant le séjour à la cave, de pouvoir se déplacer librement au rez-de-chaussée quand elle

disposait des six mètres carrés de la petite maison. Rosalie n'est pas rancunière. Elle a déjà tout effacé. Elle pèle sa banane.

Roland se roule une cigarette et sort fumer sur le perron. Il revient, légèrement hagard.

— J'ai une longue journée derrière moi, les filles, c'est l'heure d'aller au lit.

Chacun se brosse les dents et se couche. Rosalie est heureuse de retrouver sa chambre. Elle va pouvoir dormir dans son lit, entourée par ses livres. Roland branche son téléphone portable et le pose sur sa table de nuit. Personne ne l'appelle et il n'appelle personne. Cet objet a longtemps intrigué Ingrid. Un soir, Roland lui en a expliqué la fonction. Comme elle ne l'a jamais vu s'en servir, elle n'est pas certaine qu'il ait dit vrai.

La respiration de Roland prend bien vite son rythme nocturne. La maison redevient parfaitement silencieuse. Le regard d'Ingrid glisse sur le plafond strié par les branches d'arbustes en ombre chinoise. Le vent s'est calmé, plus rien ne bouge.

Chignon serré, Ingrid prépare le petit-déjeuner. Roland siffote sous la douche, Rosalie ne se lèvera en aucun cas avant son départ, le café finit de couler, les tranches de baguette grillées s'empilent dans une assiette plate, un matin nouveau se déplie.

Un vendredi.

Ingrid sert deux tasses au moment où Roland apparaît rasé de frais, cravate à dominante orange, la chemise impeccable, nimbée de lumière, comme toujours. Il glisse sa serviette de table dans son col et s'installe à sa place habituelle, dos à la fenêtre. Ce matin, il a décidé d'abandonner le thé au profit du café. Il a très mal dormi, impossible de lâcher prise ou de trouver une position apaisante dans le lit. Il a besoin du coup de fouet que lui procure la caféine. Je t'ai poêlé des gnocchis avec des petits lardons pour le déjeuner, tu n'auras plus qu'à les réchauffer au bureau, ça te va ?, c'est parfait Ingrid. Le pain craque sous ses dents d'ogre. Roland vient de terminer le pot de confiture. Ingrid en extrait un nouveau du placard. Griottes. Confiture maison offerte par Gilles, confectionnée par sa sœur qui vit dans une cerisaie, en Bavière. Ingrid tente de l'ouvrir mais n'y parvient pas. Roland saisit le pot, l'enserme en se

levant devant sa chaise pour plus d'aisance. Il serre le pot sur son ventre, déploie toute la force dont il dispose dans un râle, mais sa main glisse, le couvercle résiste. Il saisit un torchon, enveloppe le couvercle et bande à nouveau ses muscles. Il grimace en apnée, il rougit et soudain, pousse un cri métallique en lâchant le pot qui explose à ses pieds. Les genoux cèdent l'un après l'autre, il s'effondre dans la confiture et les débris de verre. La grimace s'est figée autour du souffle court, haché par les contractions anarchiques du diaphragme. Les yeux se sont injectés de sang. La peur dilate les pupilles. Ingrid poursuit son petit-déjeuner, les sens en éveil. Elle boit une petite gorgée de café. La main tenant la tartine s'est immobilisée en l'air. Elle se concentre, écoute chaque hoquet, devine chaque mouvement, le plus infime tremblement. Elle observe les changements s'opérant sur le corps blessé comme si elle voyait à travers la table en chêne. Elle attend les instructions. Si Roland ne parvient pas à articuler une demande, elle ne bougera pas. Allongé au sol, possédé par la douleur, Roland accède, après un moment de stupeur, à la lucidité lui permettant de réaliser qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de l'indifférence d'Ingrid.

— S'il te plaît... attrape mon téléphone dans la poche gauche de mon pantalon...

Ingrid se lève sans perdre une seconde, contourne la table et fouille la poche. Elle mesure l'importance de l'événement, l'objet téléphone portable pèse dans sa main pour la première fois, elle va apprendre à s'en servir. Il va falloir rester concentrée. Quand il souffre, quand il a peur, Roland devient imprévisible. Il peut facilement verser dans la violence.

Mais pour l'instant, il parle avec calme, malgré la douleur vive que trahit sa grimace.

— Appuie sur le bouton en bas. Tu vois apparaître un clavier de chiffres ?

— Oui.

— Tape 1703 avec un doigt.

— 1703.

— L'écran a changé ?

— Oui.

— Tu vois un combiné de téléphone blanc sur fond vert ?

— Oui, je le vois.

— Appuie dessus une fois.

— Voilà.

— En bas, appuie sur le sigle avec trois rangées de trois petits ronds. C'est le clavier...

— C'est fait.

— Compose le 15.

— 15.

— Pose le téléphone à côté de mon oreille... Voilà. Tu peux retourner t'asseoir et boire ton café, si tu veux...

Ingrid reste debout près de Roland dont le regard fixe le plafond blanc, elle souhaite s'assurer que ses manipulations ont porté leurs fruits.

— Bonjour monsieur, j'ai besoin d'une ambulance au 28 rue de la Mare-à-l'Âne... Oui à Montreuil... Un problème cardiaque je pense... C'est pour moi... Non, je suis seul... Roland Turcat... Soixante-cinq ans... Non jamais, c'est la première fois... Dites-leur de faire vite, je souffre beaucoup... La poitrine, le bras gauche... Je suis allongé par terre... En ouvrant un pot de confiture... Je suis tombé... Je vais appeler le voisin pour le portail...